

nombre au service du gouvernement. Les douards les plus considérables sont sur les frontières. Comme le produit de leur culture ne suffit pas à leur subsistance, ils achètent annuellement la permission d'enlever des marchés publics ce qui peut leur manquer de froment ou d'orge. Sont-ils convaincus ou même soupçonnés d'avoir acquis plus de grains qu'ils n'y étaient autorisés, le bey fond inopinément sur eux, et leur enlève une partie ou même la totalité de leurs troupeaux. Le pays est rempli de mines. Les plus abondantes sont celles de cuivre; mais ou l'on ne veut pas, ou l'on ne sait pas les exploiter. Une seule a été ouverte, et elle est de plomb. Quoique d'une qualité inférieure, cette matière est d'un usage général dans la poterie et pour peindre les sourcils.

Les belles cités élevées par les Romains dans l'intérieur de cette partie de l'Afrique n'existent plus que dans les historiens, dans les géographes de l'antiquité qui les ont décrites. Ce n'est même que très-rarement que quelques faibles débris viennent à l'appui de leur témoignage.

Le premier objet digne de quelque attention qui se présente, ce sont les bains de Meruga, *l'aquæ calidæ* des anciens. Ils étaient couverts par de nombreux bâtimens, et leurs bassins tout entourés de corridors très-bien entendus. On les croyait un remède souverain pour les rhumatismes et pour la jaunisse. Cette opinion s'est

perpétuée, et ceux qui sont atteints d'une de ces maladies les fréquentent au printemps malgré l'état de dégradation où ils sont tombés. La source la plus élevée est brûlante et sert à donner la douche. On se baigne dans la seconde, plus tempérée quoique très-chaude encore.

L'espace qui sépare les deux sources était autrefois occupé par une ville romaine qui avait un mille et demi de circonférence.

A quelque distance des eaux sont des tombeaux la plupart fort grands. On y trouve quelquefois des os d'une grosseur, d'une longueur remarquables. Ils auraient appartenu à des géans s'il fallait s'en rapporter aux Maures. Les gens instruits pensent que ce sont les restes des chevaux que les Vandales étaient dans l'usage d'enterrer avec ceux qui les avaient montés.

Miliané fut très-certainement une colonie romaine. C'est une vérité attestée par quelques ruines qui s'y trouvent, et plus particulièrement par une inscription qui prouve que le petit-fils et l'arrière-petit-fils du grand Pompée y furent enterrés. La ville, bâtie sur le penchant d'un coteau peu rapide, est en elle-même peu de chose; mais elle a des eaux abondantes, de jolis jardins, un vignoble assez considérable et une vue délicieuse. Alger tirait autrefois de l'Égypte tous les riz qu'il consommait. Depuis quelques années ce grain est cultivé sur les bords



du Chelef, dans le territoire de Miliané. Il n'est pas comparable à celui qui lui était porté du Delta. Cependant on s'en contente, et, avec celui qui est récolté sur les rives de la Mina, il suffit à l'approvisionnement du royaume.

Quelques grandes pierres et quelques morceaux de marbre qu'on voit à Calaa ont fait juger avec raison que c'était une ville romaine et peut-être l'Apfan de Ptolomée. Ce n'est plus qu'une bourgade sale, sans égout et sans pavé, placée sur une éminence avec un petit fort et une faible garnison. Il n'y a pas deux siècles qu'elle était renommée pour l'étendue et la perfection de ses cultures. Aujourd'hui c'est un marché très-important pour les tapis et pour les étoffes. Ses habitans en fabriquent beaucoup, et les campagnes voisines lui en apportent encore davantage.

Madrouma est très-vraisemblablement la Calama si célèbre dans l'antiquité. Une position heureuse, de riches campagnes durent lui donner de l'importance sous de bons gouvernemens. De nos jours elle n'est connue que par ses poteries. Elles sont les plus recherchées du royaume, quoique les formes en soient généralement grossières, quoique le vernis y soit toujours mal appliqué.

La ville que nous appelons Trémecen et les Arabes Talmessan, portait le nom de Timice lorsque les Romains la possédaient. C'était alors

peu de chose. Elle acquit de la dignité quand elle fut devenue la capitale d'un assez grand royaume. Du temps des Arabes, ses souverains étaient magnifiques, et imitaient autant qu'ils pouvaient le faste des princes de l'Asie. Plusieurs provinces se détachèrent de leur domination sans beaucoup diminuer leurs ressources. Leurs sujets continuèrent à donner l'or de l'intérieur de l'Afrique et les denrées de leur territoire, pour ce que l'Europe pouvait leur fournir d'agréable ou d'utile par le ministère des Génois et des Vénitiens. L'Espagne s'empara d'Oran, le seul port qui servit à leurs échanges, et l'état tomba dans une inertie entière. Il payait même un tribut à cette puissance à l'époque où il tomba sous le joug des Algériens.

Depuis Trémecen jusqu'à la mer, est un espace de douze lieues assez uni, bien arrosé et fort fertile; mais au-dessus règne une longue chaîne de rochers escarpés, inhabités et inhabitables. Dans le sein même de la ville coule une source abondante et salubre, dont les eaux sont sagement distribuées dans tous les établissemens publics et dans beaucoup de maisons particulières. La place était anciennement partagée en plusieurs quartiers séparés par des murs épais; cette précaution devait prolonger un siège en cas d'attaque; mais elle pouvait aussi arrêter les progrès des séditions beaucoup trop fréquentes: celle de 1670 fut si violente que le gouverne-



ment se détermina à détruire les cinq sixièmes d'une place qui avait eu jusqu'alors quatre milles de circonférence ; dans cet état de dégradation , Trémecen , qui a toujours une assez nombreuse garnison , couvre encore le royaume du côté de Maroc , dont elle est frontière. Sa population s'élève à vingt ou vingt-cinq mille âmes ; des manufactures de laines y occupent tous les citoyens , et les font vivre dans une aisance rare dans ces contrées.

C'était dans cette ville que le bey de la province faisait son séjour. En 1708 les Algériens se rendirent maîtres d'Oran , et ce poste important devint le siège du gouvernement. L'Espagne recouvra quelque temps après cette forteresse , et le vice-roi alla se fixer à Ma-Asker , où il est depuis toujours resté. C'est une ville récemment bâtie sur une éminence qui domine des campagnes agréables et fertiles ; elle n'a que deux ou trois mille habitans , dont les juifs forment le plus grand nombre. Comme les autres peuplades du département du Ponant , ils logent sous des toits , tandis que dans le reste de la Barbarie on occupe des maisons toutes en terrasses.

Mais c'est assez , et trop peut-être , nous être arrêtés sur des terres intérieures peu connues et peu dignes de l'être. Les bords de la mer nous offriront sans doute un spectacle plus varié et plus intéressant.

Les Génois tiraient depuis quelque temps de grands avantages d'une pêcherie de corail qu'ils exploitaient dans l'île de Tabarque à l'extrémité occidentale du royaume de Tunis : quelques aventuriers provençaux pensèrent qu'un pareil établissement formé au voisinage aurait le même succès , et , de l'aveu du prince maure qui régissait ce faible canton , ils l'y élevèrent en 1560 sous le nom de Bastion-de-France ; des corsaires turcs pillèrent à plusieurs reprises le comptoir naissant , et le détruisirent lorsqu'ils furent devenus maîtres du pays.

La Porte parut s'indigner de l'outrage fait à son allié le plus intime , et elle ordonna en 1597 que tout fût remis dans son état primitif. Les Français jouissaient assez paisiblement des privilèges qu'ils avaient achetés , lorsque Louis XIII , comptant sur ses liaisons avec le sérail , se permit très-imprudemment en 1628 de faire jeter les fondemens d'une citadelle dans un lieu où , par les capitulations , toute fortification était interdite : ce caprice occasiona de nouveau l'expulsion de ses sujets ; mais leur bannissement fut court ; en 1637 il leur fut permis de reprendre le cours de leurs affaires ; on consentit même qu'ils quittassent leur premier séjour , qui était malsain et peu commode , pour transférer leur loge à la Calle.

C'était un changement dont il était raisonnable de se promettre de grands avantages. Un trait de folie qu'il n'avait pas été possible de pré-



voir, anéantit ces heureuses espérances : une flotte destinée à combattre les Espagnols était sortie de Toulon ; les vents la poussèrent du côté d'Alger. Par une audace peu réfléchie, l'amiral qui la commandait exigea que tous les Français retenus dans les fers lui fussent rendus. Un refus dédaigneux fut la seule réponse qu'on fit à une demande si peu attendue. Dans l'impossibilité de repousser ce mépris, le commandant s'empara d'un navire qui venait de Constantinople, et retint l'équipage, les passagers, et le pacha qui le montaient.

Ce fut sur la Calle que tomba la peine d'une démarche faite si mal à propos. Cette petite colonie avait des vaisseaux, elle avait des marchandises, elle avait quatre ou cinq cents habitans : tout fut confisqué ou mis aux fers.

Ces hostilités réciproques brouillèrent les deux puissances : elles pouvaient et devaient se rapprocher ; pour éloigner la réconciliation, ou pour la rendre moins utile, l'Angleterre demanda et obtint de remplacer les Français avec tous les avantages dont ils avaient joui, avec toutes les charges qui leur avaient été imposées. Cette couronne était encore en possession de ce privilège à l'époque du bombardement qui réduisit Alger en cendres. Par un article secret du traité qui suivit ce terrible et mémorable événement, il fut convenu que les sujets de Louis XIV rentreraient dans leurs premiers droits lorsque la

concession faite à leurs successeurs serait expirée. L'an 1694 en fut le terme, et une association formée alors à Marseille reprit l'exploitation de cette branche de commerce ; l'octroi changea de main en 1712, en 1719, en 1725, en 1730, et ne fut jamais utile aux différens corps qui se succédèrent si rapidement ; aucun ne fit des profits dignes de quelque attention ; la plupart perdirent tout ce qu'ils avaient mis dans cette entreprise. L'un d'eux manqua même à ses engagements.

Une nouvelle société fut formée en 1741 ; elle commença ses opérations avec douze cents actions, dont le quart appartenait à la chambre du commerce de Marseille : des malheurs fondirent sur elle à son origine. L'établissement qu'elle avait au cap nègre fut pillé et détruit en 1743 par les Tunisiens, dont les brigandages avaient provoqué le ressentiment de la cour de Versailles ; deux navires expédiés de ses concessions furent pris par les corsaires de cette nation barbare ; en 1744 cinq chébecs algériens, désespérés de n'avoir fait aucun butin durant leur campagne, se permirent de fondre sur la Calle, d'en emporter tout ce qui pouvait avoir quelque valeur, et d'y massacrer ceux des habitans qui ne s'étaient point dérobés à leur fureur par la fuite. Les longues et destructives hostilités qui en 1758 divisèrent la France et l'Angleterre furent une nouvelle source d'infortunes pour la



compagnie: son épuisement était tel qu'en 1766 il ne lui restait que cinq cent soixante mille livres de son capital. Heureusement ses affaires prospérèrent si bien les années suivantes qu'au dernier décembre 1773 elle avait 4,512,445 liv. indépendamment des créances douteuses, de la valeur de ses édifices et de quelques marchandises qui se trouvaient dans ses magasins; les comptoirs, originairement trop nombreux, se sont successivement réduits à trois: celui de la Calle est à l'orient des autres.

Élevé sur un rocher peu étendu, il est entouré de trois côtés par la mer, et défendu du côté de la terre par un mur suffisant pour repousser les naturels du pays, dont quelques mauvais fusils forment toute l'artillerie; douze à quinze canons protègent son port, trop resserré, peu profond, souvent dangereux et environné de roches à fleur d'eau qui occasionent de trop fréquens naufrages. A peu de distance de la place est une éminence sur laquelle a été bâti un moulin fortifié; ceux qui en ont la garde doivent avertir de l'approche des navires et de ce qu'ils ont pu découvrir dans le continent.

La compagnie entretient dans cette bourgade un chef, quatorze agens subalternes, deux cent cinquante pêcheurs de corail, moitié français, moitié corses, cent ouvriers européens, une trentaine de journaliers arabes, et cent soldats, plusieurs employés dans la campagne à des tra-

vaux étrangers à leur profession, et les autres à garantir la place de toute surprise. Ces individus sont tous logés, nourris et payés par le corps qu'ils servent (1).

Les magasins, les logemens du commandant et des principaux employés sont passablement construits; le reste occupe des baraques à un seul étage.

Trois assez grands lacs, qu'il serait facile de dessécher en leur procurant un débouché dans la mer, dont ils sont voisins, infectent chaque été l'air lourd et brûlant de la colonie. La mortalité n'est pas la même tous les ans; mais elle est toujours trop considérable.

Les dangers qui ne sont jamais compensés par le gain qu'il est possible de faire, écartent impérieusement de la Calle tout homme qui a quelque industrie et un peu de conduite. On n'y voit guère arriver que des misérables sans ressource, perdus de débauche, flétris ou poursuivis par la justice. Les astuces de ces vagabonds sont telles qu'il faut les attendre d'une population ainsi formée. Aux vices qu'ils avaient contractés dans les lieux de leur origine, ils ajoutent celui qui n'est que trop ordinaire dans les sociétés d'hommes où il n'y a pas une seule femme.

Le territoire attaché au comptoir est à peine

---

(1) Le lecteur voudra bien faire attention que ceci fut écrit en 1787.



suffisant pour nourrir les troupeaux nécessaires à sa subsistance : on les met toujours sous la garde d'une troupe armée ; sans cette précaution ils rentreraient rarement dans la place.

Ses voisins sont tous des brigands. La passion dominante de plusieurs d'entre eux est d'assassiner un chrétien, et de pouvoir se vanter de cet exploit. Les plus furieux de ces barbares sont les Nadis, placés à l'est de la Calle. Alger et Tunis n'ont jamais pu réussir à les réduire ou à les exterminer. Leurs rochers et leurs montagnes ont toujours offert un asile inexpugnable : ils n'en sortent guère que pour commettre un vol, ou pour vendre aux Français quelque une de leurs productions. A l'ouest de la colonie sont d'assez belles plaines, habitées par un grand nombre de hordes Arabes, autrefois indépendantes les unes des autres et réunies maintenant sous le cheik de la Mazoule. Depuis cet arrangement les troubles sont moins fréquens ; la population a beaucoup augmenté ; les travaux se sont sensiblement accrus, et le pays a pu vendre à la compagnie une plus grande quantité de blé, d'orge, de fèves, de laine, de cire, et de cuirs qu'il ne lui en livrait anciennement.

A l'embouchure de la Seïbouse, près des bords de la mer, sur le penchant d'une colline dont le sommet est occupé par un château et une garnison, se voit Bonne, que dans le pays on nomme la ville des Jujubes à cause de la quantité de

ce fruit qui croît dans le voisinage. Les révolutions que cette place doit avoir éprouvées ne sont pas venues jusqu'à nous. On sait seulement qu'elle appartenait à Tunis lorsque Khair-Ed-din s'en empara. Elle retomba un moment sous le pouvoir de ses anciens maîtres, mais pour repasser aux Algériens, qui en sont en possession.

C'est par erreur qu'on a écrit que c'était Hippo-Regius, si célèbre du temps des Numides, du temps des Romains, du temps même de saint Augustin, qui en fut évêque. La ville a été seulement élevée, en grande partie, avec les débris de cette cité, dont on voit encore les immenses ruines à un ou deux milles. Ces précieux matériaux mal employés n'ont produit qu'un établissement désagréable dont les rues sont étroites, sales, tortueuses, et dont les maisons à un étage sont toutes bâties dans le goût maure. L'industrie de ses habitans s'est principalement tournée vers la fabrication de draps communs, de tapis grossiers, d'assez beaux harnais pour les chevaux.

Pour faire de Bonne un des premiers marchés de l'Afrique, il ne faudrait que lui rendre son port, devenu impraticable par la quantité de lest que les vaisseaux y ont jeté, nettoyer sa rade, de jour en jour plus dangereuse, débarrasser la ville des décombres qui en obstruent les communications, et y amener l'eau, très-abon-



dante dans le voisinage. Ce serait alors un entrepôt digne de recevoir et de communiquer aux nations les riches productions d'une plaine de douze lieues, dont le sol excellent est bien arrosé et bien cultivé. Ce lieu fournit actuellement à la compagnie les mêmes denrées que la Calle, mais de meilleure qualité et en plus grande abondance. Le chargement s'en fait au port Génois, éloigné de deux ou trois milles.

Collo, qui doit être le *Cullu* des anciens, est le troisième comptoir de la compagnie. C'est une vallée serrée, stérile, bornée de tous les côtés par des rochers escarpés, occupée par quatre misérables peuplades placées à deux cents pas l'une de l'autre. Le globe entier ne fournirait pas peut-être des scélérats plus infâmes que ceux de ces hameaux. Pour se garantir de leurs brigandages, de leur férocité, des coups de fusil qu'on ne cesse de leur tirer pendant la nuit, les Français, condamnés à traiter avec ces barbares, sont réduits à doubler de fer leurs fenêtres et leurs portes, et ces précautions ne suffisent pas toujours. Les navires ne sont pas exposés à de moindres dangers lorsqu'ils viennent charger les cires et les cuirs qu'offre communément ce marché.

Ces marchandises sont apportées des montagnes qui occupent l'espace de dix à douze lieues aux environs de Collo. Leur sol est rarement aride, et il est très-fertile par intervalles. Jamais

Alger n'a pu les soumettre à son obéissance; elles sont indépendantes les unes des autres; plusieurs même sont sans chef: la guerre en divise trop souvent les sauvages habitans; et ce sont les femmes qui en sont la cause la plus ordinaire. Les plus déterminées d'entre elles, n'aimant plus leurs maris, ou ayant cessé d'en être chéries, quittent leurs tribus pour aller s'établir dans d'autres. Si elles n'ont emporté que leurs habits, la paix n'est pas troublée; mais si l'argent, si les bijoux ont été leur proie, les hostilités commencent, et continuent jusqu'à une restitution entière.

Entre Bonne et Collo est l'ancienne Lusica, qui porte aujourd'hui le nom de Storo. Elle est située au fond d'un golfe spacieux et commode: ce sont les restes d'une ville autrefois célèbre, où se trouvent quelques antiquités, dont les mieux conservées sont des citernes maintenant converties en magasins à blé. Les Génois et les Français y naviguèrent à des époques reculées. Dès qu'un navire des deux nations arrivait sur la côte, il arborait une bannière blanche: on se donnait mutuellement des otages; les échanges se faisaient, et les gages de sûreté étaient toujours rendus avec une bonne foi que n'annonçait pas une pareille défiance. Ce port, autrefois assez fréquenté, serait aujourd'hui totalement inconnu, si la compagnie n'y formait de loin à loin quelques chargemens du meilleur froment de l'Afrique.